

**LE TEMPLE
DU SOMMEIL,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE;**

*Représenté, pour la première fois, sur le
Théâtre de la Foire Saint Laurent,
en 1731.*

Cvj

A C T E U R S.

LE DIEU DU SOMMEIL.

DAMON.

MEZÉTIN.

SURSAUT.

PHOBETOR.

PHANTASE.

DORIMENE.

LE JALOUX.

LA PLAIDEUSE.

RIMEPLATE.

GRÉGOIRE.

Dame ALISON.

AGATHE.

ORGON.



LE TEMPLE DU SOMMEIL.

*Le Dieu du Sommeil est dans une espee-
d'alcove; Sursaut est assis au pied de
son lit.*

SCENE PREMIERE.

DAMON, MEZETIN,
LE DIEU DU SOMMEIL,
SURSAUT.

MEZETIN:



O LA ! hé ! quelqu'un ! N'y
a-t-il personne ici ?

SURSAUT, *se leve, en faisant
deux ou trois cabrioles.*

Ha ! ha ! qui va là ?

62 LE TEMPLE DU SOMMEIL.

M E Z E T I N.

Parlez donc , Monsieur.

S U R S A U T.

Voulez-vous bien vous taire.

M E Z E T I N.

C'est que je demande

S U R S A U T.

A I R : Charivari.

Arrêtez ! Quel bruit vous faites !

Y pensez-vous ?

Ignorez-vous où vous êtes ?

Filez plus doux.

Vous convient-il de faire ici

Charivari ?

Apprenez que vous êtes dans le Temple du Sommeil.

M E Z E T I N.

Je le sçais bien ; c'est le zèle que j'ai pour mon Maître , qui m'y a conduit.

S U R S A U T.

Le motif est bon ; mais vous devriez descendre votre ton d'une octave.

D A M O N.

Mais qui êtes-vous , vous qui le prenez sur ce ton ?

S U R S A U T.

Je suis Sursaut ; j'ai seul la permission

OPÉRA-COMIQUE. 63

d'éveiller le Dieu, & je suis toujours dans
son anti-chambre.

M E Z E T I N.

Ah ! Monsieur Sursaut, votre serviteur.

S U R S A U T.

De quoi est-il question ?

M E Z E T I N.

A I R :

Doux Sommeil, endormez cet Amant misérable :

Il a besoin de vos faveurs.

D A M O N.

Ah ! tu fais une demande inutile.

M E Z E T I N.

Depuis qu'Agathe lui trotte dans la tête,
il ne dort pas plus qu'un Lutin.

S U R S A U T.

Cela est assez ordinaire aux amoureux.

M E Z E T I N.

Mais moi qui ne suis point amoureux,
je ne dors pas plus que lui. On se leve
trois ou quatre fois la nuit, on appelle,
on questionne, on gronde, on veut, on
ne veut plus ; c'est le Diable.

S U R S A U T.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ha ! ha !

M E Z E T I N.

De quoi riez-vous ?

64 LE TEMPLE DU SOMMEIL,

S U R S A U T.

Je connois Damon depuis plus d'un jour. Tantôt la jalousie, tantôt la crainte, & quelquefois l'image d'un plaisir se sont servis de moi pour le réveiller.

D A M O N.

Sçavez-vous l'excès de mon inquiétude ? Sçavez-vous qu'aimant Agathe éperduement, son pere nous a séparés, & qu'il y a quinze jours que je ne l'ai vue ?

M E Z E T I N.

Cela est terrible.

D A M O N.

A I R : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Non, je ne verrai plus

Celle qui m'a sçu plaire ;

La cruauté d'un pere

Rend mes soins superflus ;

Jé ne la verrai plus,

S U R S A U T.

Votre situation m'intéresse. Je vous prends en amitié ; & quoique je sois un petit Dieu de nouvelle fabrique, comptez sur moi : je prétends vous rendre heureux aujourd'hui.

D A M O N.

J'espere en votre promesse.

SURSAUT.

J'apperçois fort à propos Phobeton & Phantase. Approchez.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Qu'est-ce que j'entends-là, Sursaut ?

SURSAUT.

Seigneur, ce sont les Songes qui viennent à l'ordre, & un Amant qui se plaint que vous l'abandonnez.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Prends soin de tout. Je ne me suis jamais senti si accablé. Reçois pour moi ceux qui pourroient venir.

SURSAUT.

Seigneur, je vous obéirai. Je vais vous parler, Damon; ne vous éloignez pas de ce Temple: je vous avertirai lorsqu'il en fera tems. Allez cependant faire un tour dans cette forêt de Pavots & de Mandragores.



S C E N E I I.

SURSAUT, PHOBETOR,
PHANTASE.

S U R S A U T.

Ministres du Dieu du Sommeil, exécutez les ordres que je vais vous donner. Chef des Songes heureux, écoutez.

AIR : Au bal du Cours.

La jeune Célimene,
En fuyant son Amant,
Dans le bois de Vincennes
Tombe dernièrement.
Depuis cet accident,
Elle est triste & rêveuse.
Va calmer son ennui,
Dis lui
Que cette châte-là
N'aura
Point de suite fâcheuse.

Attends, attends, tu connois la femme
de ce Maître de danse si fameux. Elle a
des diamans qu'elle dit provenir du jeu.

OPÉRA-COMIQUE. 67

Son mari , qui n'en veut rien croire , a de grandes inquiétudes à ce sujet.

AIR : *Le jus d'Octobre.*

Pour dissiper ses rêveries ,
Dis-lui qu'en effet , depuis peu ,
Elle a gagné ces pierreries ;
Mais ne lui dis pas à quel jeu.

Chef des songes malheureux ,

AIR : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Fais accroire à ce Notaire ,
Dont l'étude fait le coin ,
Que sa femme , peu sévère ,
Passe un acte sans témoin.

Tu iras ensuite chez Monsieur Potdevin , cet Intendant dont la femme est jolie ; tu lui diras que tandis qu'il fait les affaires de son Maître , son Maître fait les siennes.

AIR : *M. le Prévôt des Marchands.*

Va dire à ce gros Procureur ,
Qu'hier , pendant qu'avec ardeur
D'une Orpheline malheureuse
Il se montroit le défenseur ,
Pour l'imiter , la Procureuse
Prenoit soin d'un pauvre Mineur.

(*Il sort.*)

Va aussi chez Agathe , fille d'Orgon :

(*Il lui parle à l'oreille.*)

S C E N E III.

SURSAUT, DORIMENE.

D O R I M E N E.

Monsieur, je crains d'être importune. Vous me reconnoissez, sans doute.

S U R S A U T.

Oui, Madame; c'est vous qui vîntes dernièrement vous plaindre ici de l'affoiblissement trop obstiné de votre mari.

D O R I M E N E.

Tout juste, Monsieur.

S U R S A U T.

A I R : *Oh! que si.*

Pour-éveiller un mari,
Ne vous souvient-il plus, ma chère;
Du remede qu'il faut faire?

D O R I M E N E.

Oh! que si.

Je l'ai fait.

S U R S A U T.

Votre Lendöre

Monste-t-il de même encore ?

D O R I M E N E.

Oh! que nenni.

Le remede n'a que trop opéré. J'ai essayé, comme vous me l'avez dit, de lui donner un grain de jalousie. J'ai choisi pour cela un jeune Officier tout aimable; je ne sçais si j'ai fait la dose trop forte; mais enfin, mon mari est changé du tout au tout, & je n'en suis que plus à plaindre, son extrême attention, sa vivacité, ses inquiétudes m'importunant plus que son indifférence ne m'étoit sensible.

S U R S A U T.

Que me demandez-vous donc à présent?

D O R I M E N E.

Que vous l'endormiez cette nuit. Il est nécessaire que j'aille à un Bal qui se donne ici près.

S U R S A U T.

Ha! ha!

D O R I M E N E.

En y allant, je n'ai pour but que la tranquillité du ménage. Je sçais que Valere doit s'y trouver: je suis bien aise de lui dire qu'il ne doit point penser à moi, qu'il faudroit qu'il perdît l'esprit pour

prendre sérieusement ce qui n'étoit que badinerie de ma part. Je le verrai, je lui parlerai sans conséquence. Je ne sçaurois mieux faire ; car charger quelqu'un de lui apprendre mes intentions, seroit chose indiscrette ; & lui écrire, ne conviendroit point à une femme d'honneur.

S U R S A U T.

Ce motif est très-pur.

D O R I M E N E.

N'est-il pas vrai ?

S U R S A U T.

Vous me persuadez, vous dis-je. Vous seriez la première de votre sexe qui, en pareil cas, auriez manqué d'éloquence.

D O R I M E N E.

Malgré mes bonnes intentions, Oronte à présent s'imagineroit toute autre chose, & ne seroit point d'humeur à m'y laisser aller.

A I R : *Oui-dà, Oui-dà.*

Sil en avoit la connoissance,

Il se fâcheroit tout de bon.

Moi, je prendrois le même ton :

Vous en voyez la conséquence.

S U R S A U T.

Oui-dà, oui-dà ; s'il vous fâchoit,

Je vois jusqu'où la chose iroit,

Mais vous conviendrez qu'il y a de
votre côté un peu d'inclination pour
le Bal.

AIR : *Simone, ma Simone.*
J'entends bien ces raisons-là ;
Mais malgré cela,
A ce que je puis penser,
Mignonne, ma Mignonne ;
Vous aimez fort à danser,
Ma petite Friponne.

D O R I M E N E.

Il est vrai, & même la contrainte où
je suis à présent me fait appercevoir tous
les agrémens du bal. Tout y rit, tout y
respire une aimable liberté.

AIR : *M. le Prevôt des Marchands.*
Là les Bergers, comme autrefois,
Sont pêle-mêle avec les Rois :
Plus de rang, plus de préséance.
Qu'une fillette ait des appas,
Qu'avec quelque grace elle danse,
Sur la Comtesse elle a le pas.

S U R S A U T.

Je crois même qu'il est le seul plaisir
dont le retour ait des charmes.

D O R I M E N E.

AIR : *Qui gratte, qui gratte,*
Pour faire, pour faire

Ce que je vous ai dit,
De votre ministere
J'ai besoin cette nuit ;
Endormez le petit ,
Mon fils ,
Endormez le petit.

S U R S A U T.

A I R : *Quel Plaisir d'aimer sans contrainte!*

Je suis prêt à vous satisfaire ,
Tranquillisez-vous un peu , ma chere ;
Puisque c'est pour la paix du ménage ,
Pour vous je mettrai tout en usage.

Refrain.

Dodo , l'Enfant do l'Enfant dormira tantôt.

(Elle sort.)

Je me garderai bien de lui tenir parole :
L'amour l'aveugle , j'ai pitié de son er-
reur. Je m'en vais faire éveiller son mari.



SCENE

SCENE IV.

LE JALOUX,
LA PLAIDEUSE,
SURSAUT.

LA PLAIDEUSE.

AIR : *Non , je ne ferai pas.*

SEigneur, écoutez-moi.

LE JALOUX.

Sottin vous représente...

LA PLAIDEUSE.

Je cherche un prompt secours.

LE JALOUX.

Mon affaire est urgente.

LA PLAIDEUSE.

Soyez-moi favorable.

LE JALOUX.

Appaisez mes ennuis.

SURSAUT.

Vous écouter tous deux, c'est ce que je ne puis.

LA PLAIDEUSE.

Un procès de conséquence, que j'ai devant le Bailli de Gisors, me cause une

Tome IV.

D

74 LE TEMPLE DU SOMMEIL,

inquiétude mortelle, sur-tout depuis que le Procureur que j'ai consulté m'a assurée que je perdrois ma cause.

S U R S A U T.

Hé ! bien, au fait, s'il vous plaît.

L A P L A I D E U S E.

Mon affaire se jugera demain, & je viens vous supplier de me rendre service.

A I R : De tous les Capucins du Monde.

Vous pouvez endormir mon Juge.

C'est-là mon unique refuge.

S U R S A U T.

Je ne sçaurois faire cela ;

Cherchez un Dieu d'une autre espece.

Pour assoupir ces Messieurs-là,

C'est à Plutus que l'on s'adresse.

A vous, Monsieur Sottin.

A I R : Oh ! reguinqué.

Qui vous amene auprès de nous ?

Ouvrez votre cœur ; qu'avez-vous ?

S O T T I N.

Seigneur, c'est un tourment jaloux ;

Le noir chagrin qui me dévore

M'a réveillé devant l'aurore.

S U R S A U T.

Madame Sottin vous donne donc mar-
tel en tête ?

S O T T I N.

Oui, Seigneur. Que je suis malheureux d'avoir une femme jolie !

S U R S A U T.

C'est le bonheur de bien d'autres.
Qu'est-ce qui vous inquiète ?

S O T T I N.

Certaines visites que reçoit ma femme ;
je crains qu'on ne me joue d'un tour.

A I R : *Que j'estime mon cher voisin !*

Hélas ! j'en mourrois de douleur.

Apprenez-moi, de grace,

Pour éviter un tel malheur,

Ce qu'il faut que je fasse.

S U R S A U T.

A I R : *C'est mon affaire & Je prétends.*

Cette Tablette

Vous instruira

De la recette

Qu'il vous faudra.

Tenez, Pami, faites-en promptement

Lecture entière.

(*Il lui présente des Tablettes en blanc.*)

S O T T I N.

Je n'y vois rien.

S U R S A U T.

C'est justement

Ce qu'il faut faire.

(*bis.*)

Dij

Croyez-moi , retournez chez vous & dormez tranquillement.

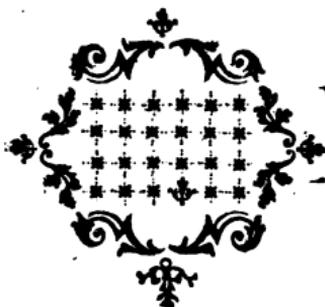
S E N E V.

SURSAUT, *seul.*

JE crois que c'est le meilleur parti qu'on puisse prendre avec une femme.

AIR : *Et vogue la galere.*

Un Epoux trop sévere
Sçait mal la gouverner ;
Elle est d'un caractere
Qu'il ne faut point gêner ;
Et c'est une galere
Qu'il faut laisser voguer.



S C E N E V I.

SURSAUT, RIMEPLATE.

R I M E P L A T E.

JE suis le sieur Rimeplate, faiseur de Comédies, Tragédies, Tragi-Comédies, Balets Ambigus, & de plusieurs autres Ouvrages de différens genres.

S U R S A U T.

La bonne marchandise ! Votre très-humble serviteur, Monsieur Rimeplate.

R I M E P L A T E.

J'ai quelque chose à démêler avec le Dieu du Sommeil.

S U R S A U T.

Il n'est pas visible.

R I M E P L A T E.

L'affaire est très-importante.

S U R S A U T.

On ne sçauroit le voir, vous dis-je. C'est moi que présentement on doit ennuyer à sa place. Le champ vous est ouvert, parlez.

R I M E P L A T E.

Je n'aurois jamais cru qu'une Divinité aussi bienfaisante que le Sommeil prît plaisir à se déclarer contre moi.

D i i j.

S U R S A U T.

Comment donc ?

R I M E P L A T E.

A I R : *Attendez-moi sous l'orme.*

Dès que dans un spectacle
Mon mérite paroît ,
Seroit-il un miracle ,
Votre Dieu toujours prêt ,
Se glissant dans la salle ,
Courant de rangs en rangs ,
Contre mes vers cabale ,
Et fait dormir les gens.

S U R S A U T.

Mais , il est certaines pieces qui ont
pour lui une vertu attractive , & où il ne
peut se dispenser de se trouver.

A I R : *De tous les Capucins du monde.*

Seroit-ce de vous qu'on publie ,
Que , fatigué d'une insomnie ,
Un Seigneur qui s'étoit servi
De tout l'art de la Pharmacie ,
S'étoit à la fin endormi ,
En lisant votre Comédie ?

R I M E P L A T E.

Je ne sçais pourquoi cela. Mes com-
positions sont pourtant correctes.

S U R S A U T.

Oh ! correctes , tant qu'il vous plaira.

Monfieur de Rimeplate, plutôt que d'en-
nuyer, donnez de l'effor à votre imagi-
nation : inventez, rifquez, jetez-vous
dans les idées extraordinaires. Voilà le
confeil que j'ai à vous donner.

R I M E P L A T E.

Que dites-vous ?

A I R : *Je vous la gringole.*
C'est le propre affurément
D'une tête folle ;
Le double mont eft gliffant ;
Quand trop haut l'on vole,
On en dégrin, grin, gringole.

S U R S A U T.

N'importe, quand vous devriez être
fiffé.

A I R : *Puisqu'un ftyle noble & fleuri.*
Sans craindre le mauvais fuccès,
Faites les plus hardis effais,
Ofez tout entreprendre.
Il vaut mieux entendre les fifflers
Que de ne rien entendre.

R I M E P L A T E.

Le remede eft violent.

A I R : *De Catinat.*

Seigneur, ignorez-vous quel eft ce deshonneur,
Et combien un fiflet touche un homme de cœur ?

D iv

80. *LE TEMPLE DU SOMMEIL,*

S U R S A U T.

Bon ! quand l'oreille d'un Auteur est faite à cela, c'est la plus petite chose du monde.

R I M E P L A T E.

Ah ! convenez du moins, pour ma consolation, que le Public est à présent bien difficile à satisfaire.

A I R : *Cela m'est bien dur.*

Lorsque le sérieux attire,

S'il n'est parfait, rien n'est si sot.

Il est vrai que l'on aime à rire :

Mais on abhorre un mauvais mot.

Si je m'étends, je suis froid, on s'ennuie.

A ma Comédie ;

La serrant, je deviens obscur ;

Cela m'est bien dur.

S C E N E V I I.

S U R S A U T, *seul.*

CE pauvre Monsieur de Rimeplate a le cœur bien ferré. Mais voici Grégoire que Bacchus amène ici tous les jours ; laissons-le rendre hommage au Dieu du Sommeil.

(*Il sort.*)

S C E N E V I I I .

GRÉGOIRE *seul, tenant un flacon.*

A I R.

LAisse boire
L'ami Grégoire ;
Sommeil, je vois encor dans mon flacon
De ce bon Bourguignon ,
Qui fait mon plaisir & ma gloire.
Non, non, Dieu des pavots, il n'est pas enco-
rems :

Que je sommeille ;
Pour m'assoupir, attends
Qu'il ne me reste plus de vin dans ma bouteille.

A I R.

Ma femme est un Lutin
Qui sans fin
Tempête, fait rage,
Gronde, glapit,
Et m'étourdit
Par son tapage.
Ferme ses yeux, Sommeil, assoupis-la ;
Mais, pendant qu'elle dormira,
Laisse boire
L'ami Grégoire.

D

Il faut convenir que le vin est bien fort cette année. Comment donc ! un petit drôle qui n'a que deux jours , prétend renverser un homme de mon âge : cela n'est pas bien.

AIR : *Non , ce n'est pas que je balance.*

Tu veux l'emporter ; mais , morguienne ,
Je vais te mettre à la raison :
Et cette rotonde bedaine
Aujourd'hui sera ta prison.

(Il boit.)

A présent que ma bouteille est vuide ,
nous pouvons nous livrer au sommeil ,
sans offenser personne.

S C E N E I X.

GRÉGOIRE , Dame ALISON.

Dame ALISON.

AIR : *Ma femme est femme d'honneur.*

EN quels lieux est mon fripon ?
N'est-il point en ce canton ?

Oui ; je vois mon homme ,
Qui va faire un somme.

OPÉRA-COMIQUE. 83

GRÉGOIRE.

Comment diable ! je crois que j'entends
ma femme.

ALISON.

AIR : *Vraiment, ma Commere, oui.*

Vous voilà donc, mon mari ?

GRÉGOIRE.

Vraiment, ma Commere, oui.

ALISON.

Vous sortez encor de boire ?

GRÉGOIRE.

Vraiment, ma Commere, voire.

Vraiment, ma Commere, oui.

ALISON.

AIR : *Patapatapan.*

Patapatapan,

Si j'en croyois ma rage.....

GRÉGOIRE.

Turelututu,

Eh ! bien, finiras-tu ?

ALISON.

Moi, finir ! il faut que je te dévisage,

Ou qu'un bon bâton

Venge Dame Alison.

GRÉGOIRE.

Oh ! ça, entendons-nous, ma femme.

De quoi te plains-tu ?

D. v. j.

84 LE TEMPLE DU SOMMEIL,

A L I S O N.

Comment, infâme !

A I R.

Tandis qu'au Franc-pinot
Tu remplis ton jabot,
Qu'à tire-larigot
Tu sçais humer le pot,
Et que dans ce tripot
Tu dors comme un fabot,
En t'attendant, je croque le marmot,
Et tu veux qu'on ne dise mot.

Grand libertin,
Vicieux sac-à-vin,
Maraud, faquin,
Double coquin,
Notre frusquin
S'en va grand train.
Le verre en main,
Dès le matin,

Tu bois, tu manges tout mon bien,
Et tu veux qu'on ne dise rien ?

G R É G O I R E.

Oh ! vouloir que tu ne dises rien, cela
seroit trop entreprendre, ma femme :
franchement je ne hais pas le vin.

A I R : *Nous sommes demi-douzaine.*

Mais voudrais-tu me défendre.

D'aimer ce jus précieux ?
C'est lui qui me rend tendre ,
Il redouble mes feux.

Avec ardeur , quand j'ai rougi ma trogne ,
Je cherche tes beaux yeux ,
Et tes attraits sont , après la Bourgogne ,
Ce que j'aime le mieux.

A L I S O N .

Tu me fais bien de l'honneur , ma foi .

G R É G O I R E .

Enfin , je suis honnête homme , & tu
ne peux pas m'accuser de supercherie .

A I R : *Deshabillez-vous , & couchez-vous .*

Non , je n'eus jamais , sur ma foi ,
Rien de caché pour toi .

Tu sçais tous les lieux où je vais ,
Et tout ce que je fais .

A L I S O N .

Vraiment ! il est aisé de le sçavoir , Grégoire :
Te ne vas qu'à la cave , & tu ne fais que boire .

Au lieu de songer à tes enfans .

G R É G O I R E .

Mes enfans ! à propos de ça , ne me
fais point jaser : chacun a ses foiblesses , tu
m'entends bien .

A L I S O N .

Que veux-tu dire , ivrogne ? Est-il aisé

86 LE TEMPLE DU SOMMEIL,

qui vive qui puisse me reprocher quelque chose ? Mort de ma vie, jet'arracherai ta maudite langue.

G R É G O I R E.

A I R.

Il te sied bien, ma foi, de te mettre en colère,
Après que je t'ai vu sur la verte fougère

Batifoler avec Lucas.

A L I S O N.

Avec Lucas ! quelle chimère !

Chien de menteur, c'étoit, c'étoit avec Thomas

G R É G O I R E.

Avec Thomas ; Eh ! bien, soit.

A L I S O N.

Il me plaignoit d'avoir un mari comme
toi.

G R É G O I R E.

Tien, tranchons là-dessus, crois-moi.

A L I S O N.

Vraiment ! voilà un bon apôtre.

G R É G O I R E.

Le temple du Sommeil est ordinairement le lieu où les Epoux finissent leurs débats. Touche-là.

A L I S O N.

Il faudroit être bien bonne,

GRÉGOIRE.

Donne; c'est de bon cœur.

ALISON.

Allons donc.

GRÉGOIRE.

AIR.

Plus de guerre, faisons la paix,
Qu'elle dure à jamais.

ALISON.

Va, va, je te passe le vin.

GRÉGOIRE.

Moi, je te passe le voisin.

TOUTS DEUX.

Plus de guerre, faisons la paix,
Qu'elle dure à jamais.

(Ils sortent.)



S C E N E X.

SURSAUT, AGATHE.

A G A T H E.

SEigneur, de grace, n'est-ce pas ici
que l'on explique les songes?

S U R S A U T.

Cela est possible, la Belle, puisque c'est
ici qu'ils prennent naissance.

A G A T H E.

Vous sçavez que j'ai un amant que mon
pere a banni du logis depuis quelques jours.

S U R S A U T.

Eh! bien.

A G A T H E.

A I R : *Ah ! qu'il est long, d'ondon !*

J'ai fait un rêve cette nuit, (bis.)

Qui ne fort point de mon esprit.

Quel songe ! quel songe !

Que mon tourment

Est grand ;

Lorsque j'y songe !

AIR : *En sortant l'autre jour.* (Menuet.)

J'ai cru voir , en dormant ,

Un aimable enfant

Frapper à ma porte.

Viens , m'a-t-il dit ,

Suis Cupidon qui te chérit ;

Dans un Temple voisin, souffre que je t'escorte.

Je résistai. Lui d'abord me faitit :

Sur ses ailes je sens qu'il me transporte ;

Dans les airs quelque tems il me conduit.

Nous arrivons à une belle avenue de Charmes, au bout de laquelle est un champ semé de fougis. C'est-là qu'est le temple où l'amour me guidoit. Nous y entrons , j'y vois Damon ; qu'elle joye ! Mais hélas ! une Divinité que je ne connois pas vient nous charger de fers. Mon amant , enchaîné comme moi , sembloit triompher , & me regardoit en maître. Je frémissis , & tout mon sang se troublant à cet aspect , de dépit , de honte & de douleur , je me suis éveillée.

S U R S A U T.

Ce rêve-là est effectivement épouvantable.

A G A T H E.

Pouvez-vous m'en expliquer le sens ?

90 LE TEMPLE DU SOMMEIL,

S U R S A U T.

Je ne pourrois pas absolument ; mais
j'entrevois.

A G A T H E.

Quoi ? que cet amant est un perfide ,
un volage , qui se rebute par le moindre
obstacle ?

S U R S A U T,

A I R : *De Momus fabuliste.*

Il ne faut pas d'une telle aventure
Que votre cœur soit si fort agité ,
D'un songe affreux quelquefois l'impos-
ture ,
D'un bien certain cache la vérité.
Dans quelque tems , quoiqu'elle soit obs-
cure ,

Tureture , lure ;

Votre Amant vous l'expliquera ,

Lere lanla.

A G A T H E.

Comment me l'expliqueroit-il , hélas !
Peut-être ne le reverrai-je jamais.

S U R S A U T.

A I R.

Pourquoi vous allarmer ainsi ,
Cessez , cessez d'être inquiète ;

Vous pourrez le voir aujourd'hui ;
Votre ame sera satisfaite.
J'ai certaine vertu secrète :
Pour le faire paroître ici ,
Il ne faut qu'un coup de baguette.

A G A T H E.

Seigneur , seroit-il possible ?

S U R S A U T.

Le voilà qui s'avance avec son valet
Mezetin. (*d part.*) Ils vont se voir ; mais
avant toutes choses , je suis bien aise de
me divertir un peu à leurs dépens.

SCENE XI.

DAMON , AGATHE ,
MEZETIN.

A G A T H E.

Oui , c'est Damon , c'est lui-même.

D A M O N.

Que vois-je , Mezetin ? Agathe en ces
eux !

M E Z E T I N.

Ne vous trompez-vous point ? Nous sommes ici dans le palais des rêveries.

A G A T H E.

Cher Damon, je vous revois.

M E Z E T I N.

Ma foi, c'est elle-même.

D A M O N.

Charmante Agathe, les Dieux permettent donc qu'avant de mourir je puisse encore rendre hommage à vos appas !

M E Z E T I N.

Il y a long-tems qu'ils ne se sont vus : qu'ils vont se dire de choses !

A G A T H E.

AIR : Ici chacun s'engage.

Mon bonheur est extrême,

Je ne puis l'exprimer.

D A M O N.

Je suis toujours le même ;

Mais dois-je préférer

Que l'objet que j'adore

Partage mon tourment,

Et se souvienne encore

D'un malheureux amant.

A G A T H E.

Vous n'en devez point douter.

(Agathe bâille.)

A I R.

Dans la splendeur
Et la grandeur
Passer les beaux jours de sa vie,
Donner des fers
A l'Univers
Est un destin digne d'envie.
Mais un bonheur encor plus doux
Est celui d'être aimé de vous.

(*Agathe bâille.*)

D A M O N.

Je crains que votre cœur ne démente
votre bouche. Parlez, rassurez-moi contre
des atteintes mortelles.

A G A T H E.

Un accablement plus fort que moi s'em-
pare de mes sens, je ne puis le vaincre.

(*Agathe va s'asseoir dans une aile du Théâtre.*)

M E Z E T I N.

Ah! ah! elle s'endort.

D A M O N.

Justes Dieux! Est-ce ainsi que l'ingrate
est touchée de ma peine? Mais un voile
épais se répand sur mes yeux; je cede
moi-même à la puissance de Morphée.

(*Il va s'asseoir dans l'autre aile du Théâtre.*)

Voilà les momens d'une entrevue fort bien employés. De quoi Diable aussi s'avise-t-il de se servir du style des Romans ? Combien ce langage a-t-il endormi de gens qui n'étoient pas dans le temple du Sommeil ? Reposons-nous comme eux, puisque l'occasion s'en présente.

(*Il se met aux pieds de Damon.*)

S C E N E X I I.

S U R S A U T.

A I R : *Dormez, Roulette.*

Dormez, la Belle ;
Damon, tranquillisez-vous.
A voir ce couple fidele,
On les croiroit deux époux.



S C E N E X I I I .

LE DIEU DU SOMMEIL,
ORGON, SURSAUT.

O R G O N .

NE peut-on avoir audience du Dieu du
Sommeil ?

S U R S A U T .

C'est à moi à qui l'on s'adresse ici. Qui
êtes-vous ? Que voulez-vous ?

O R G O N ,

Je suis Orgon , & je veux faire mes
plaintes au Dieu , parlant à sa personne.

S U R S A U T , *allant ouvrir le rideau.*

Volontiers. Seigneur ! Seigneur !

LE DIEU DU SOMMEIL.

Holà !

S U R S A U T .

Voici un homme qui ne veut parler
qu'à vous-même.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Quel est cet importun ? A peine ai-je
la tête sur le chevet que l'on me réveille.

O R G O N.

Seigneur, je ne dors ni jour, ni nuit.

S U R S A U T.

Il y a plusieurs causes d'insomnies.
Quelle est la vôtre ?

O R G O N.

J'ai une fille.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Eh ! bien ?

O R G O N.

Elle est jeune & jolie ; pour la garder
je ne me fie à personne. Je sçais qu'il n'est
point de surveillant qu'on ne puisse sé-
duire, & je crains quelquefois de me lais-
ser gagner moi-même.

A I R : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Après mainte leçon donnée,
Bien de la peine & du tourment,
Tout le fruit s'en perd aisément :
Il ne faut pas une journée ;
C'est l'ouvrage d'un moment.

S U R S A U T.

Elle a sans doute des amans ?

O R G O N.

Oh ! à l'égard de cela, elle n'en a
qu'un ; encore l'ai-je congédié depuis peu.

SURSAUT.

SURSAUT.

Tant pis, morbleu ! N'avoir qu'un
amant congédié, est une chose bien cha-
touilleuse pour une fille ; & vous avez,
Monsieur Orgon, un juste sujet de ne
point dormir.

ORGON.

Aussi ne puis-je clore l'œil. Je suis
pâle & décharné ; mon cerveau même
s'embarasse. Seigneur, mettez ordre à
cela, s'il vous plaît.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Surfaut, donnez-lui la recette dont il
faut se servir en pareil cas.

SURSAUT.

Tout le monde vous dira ce que je
vais vous dire. Rappelez-moi l'amant
que vous avez éloigné, &

AIR : *De la Testar.*

Pour vous guérir promptement

Du tourment qui vous obsède,

Unissez-les promptement ;

C'est là le meilleur remède.

Mariez, mariez-les,

Et vous dormirez en paix.

ORGON.

Les marier ! Je suis votre serviteur.

Tome IV,

E

S U R S A U T.

Vous n'en voulez donc rien faire ?

O R G O N.

Il n'est pas aisé de marier aujourd'hui
les filles ; elles ont beau avoir des amans.

A I R : *Quand le péril est agréable.*

Ils regardent peu la sagesse,

L'humeur & les attraits qu'elle a ;

C'est le coffre fort du Papa

Qui règle leur tendresse.

En un mot , il faut de l'argent , & je
n'en ai point.

S U R S A U T.

Eh ! bien , je suis bien aise de vous dire
qu'à présent votre fille n'est point chez
vous.

O R G O N.

Comment !

S U R S A U T.

Et qu'elle & Damon sont l'un auprès
de l'autre.

O R G O N.

Cela n'est pas croyable. Ah ! Seigneur,
je suis perdu !

S U R S A U T.

Ne vous effrayez point , je vous la ferai
retrouver ; mais il faut que vous consen-
tiez à son mariage.

ORGON.

Ah! quelle extrémité!

LE DIEU DU SOMMEIL.

Donnez votre parole.

ORGON.

Eh! bien, Seigneur, je la donne,
puisque je ne sçaurois faire autrement.

SCENE XIV & dernière.

SURSAUT *réveille les Amans,*
LE DIEU DU SOMMEIL,
ORGON, MEZETIN,
DAMON, AGATHE.

SURSAUT.

AIR: Réveillez vous.

Réveillez-vous, belle dormeuse,
Sortez de l'affoupissement.

AGATHE.

Ah! que je me trouvois heureuse!

DAMON.

Ah! que mon sort étoit charmant!

AGATHE.

Le joli rêve!

H ij

610618A

100 *LE TEMPLE DU SOMMEIL,*

D A M O N.

L'aimable songe ! Je rêvois que j'avois
obtenu celle pour qui je soupire.

A G A T H E.

Il me sembloit que mon pere se laissoit
fléchir. Faut-il que ce soit une illusion ?

D A M O N.

Faut-il que tout soit évanoui ?

M E Z E T I N.

Pour moi , je vous remercie de m'a-
voir éveillé , car je rêvois qu'on m'alloit
pendre.

S U R S A U T, *aux Amans.*

A I R : *C'est la vérité.*

Rassurez - vous , ce n'est pas un mensonge ;

Votre pere vient , dans ces lieux ,

De vous unir tous deux ;

L'évenement répond à votre songe.

L E S A M A N S.

Parlez avec sincérité.

S U R S A U T.

C'est la vérité.

M E Z E T I N.

Voilà deux amans bien contens.

D A M O N

A I R : *Changement pique l'appétit.*

Quel bonheur pour moi , chere Agathe !

A G A T H E.

Ah! que cette union me flatte!

O R G O N.

Vous éprouvez en ce moment

Que le bien vous vient en dormant.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Que l'on célèbre la fête, & qu'il soit
dit que mes bienfaits ne sont pas toujours
imaginaires.



V A U D E V I L L E.

L'Autre jour j'ai cru voir Thémis.
Soutenir en pleine audience
Les droits de l'indigent Damis
Contre un Milord de la finance ;
Turelure , lure , ô lon , lan , la.
C'est un rêve que cela.



On m'a dit que dans ce canton
Le négoce a changé de face ,
Et que les billets d'un Gascon
Gagnent dix pour cent sur la place ;
Turelure , &c.



J'ai cru voir Tircis l'autre jour ,
Après l'aveu de ma tendresse ,
Reffentir encor plus d'amour
Qu'avant qu'il connût ma foiblesse ;
Turelure , &c.



On m'a dit qu'un Peintre étant mort ,

Il fallut une rame entiere
Pour décrire tout son trésor,
Et minuter son inventaire ;
Turelure, &c.



Après la mort d'un vieux mari,
On dit que la jeune Julie,
Dans la douleur & dans l'ennui,
Fut quinze jours ensevelie ;
Turelure, &c.



On m'a dit qu'un Greffier du Mans,
Peu soigneux de tirer l'estafe,
A l'offre de deux mille francs
Avoit refusé son paraphe ;
Turelure, &c.



On dit que de Monsieur Purgon
Ces jours passés on eut affaire,
Pour guérir l'indigestion
De deux Clercs de la Grapiniere ;
Turelure, &c.



Si vous vous mettez dans l'esprit ;
E iv

Auteurs d'un Ouvrage comique,
Que la pièce aura du crédit
Sans le secours du sel attique;
Turelure, &c.



On m'a dit que, dans ce climat,
Un Conseiller, dans son jeune âge,
A force de lire Cujas,
Des yeux avoit perdu l'usage;
Turelure, &c.



Auteurs, que je vous trouve fots
D'aller offrir des Dédicaces!
Vous flattez-vous que nos Héros
De Mécène suivront les traces?
Turelure, ô lon, lan, la,
C'est un rêve que cela.

F I N.

